

Derrière les



En septembre prochain, Namor reprendra le chemin de la maison d'arrêt de Luynes. Depuis bientôt deux ans, le rappeur marseillais y anime un atelier d'écriture hip hop au sein du quartier des mineurs. Une expérience puissante.

barreaux



Si j'y pense ?... Oui, quand j'écris, j'y pense tout le temps." Depuis qu'il a accepté d'animer des ateliers rap en milieu carcéral, Namor a changé. Il ne cherche ni à s'en cacher, ni à s'en vanter : l'expérience ne l'a pas laissé intact, le marquant au plus profond de sa conscience. En septembre, il reprendra chaque mardi matin la route de la maison d'arrêt de Luynes, à une vingtaine de kilomètres de Marseille. Une prison comme il en existe désormais une bonne centaine en France, construite pour désengorger les anciens centres de détention. Celle-ci étale son architecture banale en rase campagne, tout près de l'autoroute. Son rôle est d'accueillir les détenus que les Baumettes, la taule "traditionnelle" de Marseille, ne peuvent plus absorber... Et, logiquement, ceux qui occupent les cellules ici, viennent en grande partie des quartiers populaires de la cité phocéenne, ces zones où délinquance et violence sont plus quotidiennes qu'ailleurs. "J'ai encore un peu de temps, reprend Namor,

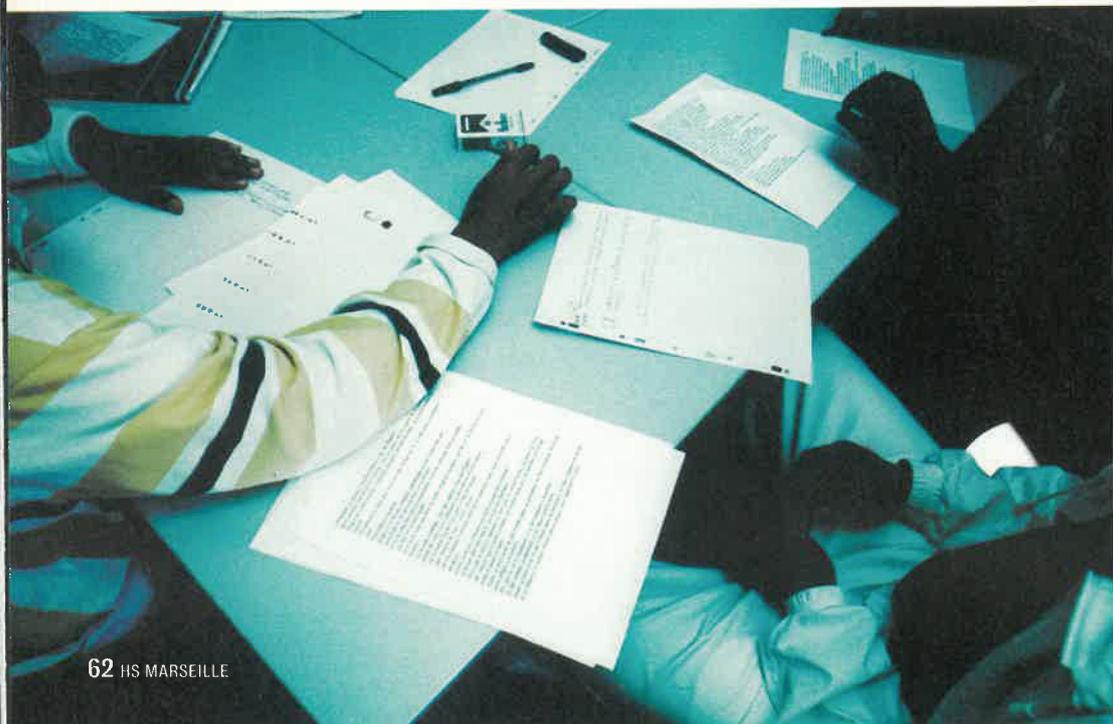
mais je n'y retournerai pas sans m'y préparer mentalement. Là-bas, tu ne peux pas arriver comme ça, les mains dans les poches. Il faut être préparé." Namor se voit déjà sonner à la lourde porte d'acier, attendre qu'un des gardiens le guettant par vidéo interposée lui ouvre, laisser ses effets personnels dans un des casiers de fer, passer le portique de sécurité et enfin arpenter le long couloir sombre qui mène aux différents quartiers. "Ce qui choque quand tu rentres, raconte-t-il, c'est le manque d'air. Les barreaux qui claquent, les voix qui résonnent dans les couloirs, et tout ce côté oppressant : il y a vraiment très peu d'oxygène."

LE SOUVENIR DU DEHORS

Namor pourrait aussi parler de la gardienne en chef qui lui demande d'ôter sa casquette pour ne pas donner le "mauvais exemple" aux jeunes. Ou évoquer le drôle de ballet des détenus et geôliers dans les longs couloirs bordés de cellules. "Gameleurs", "nettoyeurs"... Seuls ceux qui vivent dedans connaissent les règles et les fonctions. Chacun semble surveiller les réactions de l'autre. Namor reste silencieux sur tout ça. Il préfère évoquer les "minots", Guy, Fabrice, Oualid, Mohamed, Mehdi et les autres. Des gamins de 14 à 17 ans en attente de jugement, de relaxe ou déjà



“ Ce qui choque quand tu rentres, c'est le manque d'air les voix qui résonnent dans les couloirs, et tout ce côté



condamnés. Namor les salue dans *Mention Aux Oubliés*, un des titres du premier album de son groupe, directement inspiré des ateliers en prison. "Quand tu vois ce qu'ils vivent, explique-t-il, le reste prend moins d'importance. Leurs textes sont très différents de ceux d'adolescents qui ne sont pas emprisonnés. Eux parlent de leur univers, sans liberté, sans mouvement. Ils racontent aussi leur vie d'avant, quand ils étaient dehors... Ils travaillent sur le souvenir qu'ils en ont. Tu peux me croire, ça te remet en place." L'idée de ces ateliers au quartier des mineurs est venue d'un homme, Alain Franceschi, instituteur au centre scolaire de la maison d'arrêt. Ce trentenaire, qui a fait son école normale avec le futur Imhotep, ima-

LA LOGIQUE DES ATELIERS HIP HOP

Depuis cinq ans, les ateliers d'écriture, de samples, de break, se multiplient à Marseille. Certains sont animés par Faf LaRage, Fabe, MC Solaar, Shurik'N...

Transmettre les techniques du hip hop. À Marseille, cette mission est loin d'être simple vue de l'esprit ou discours de circonstance. Depuis cinq ans, de nombreux ateliers permettent aux jeunes de se familiariser avec les mots, le sample, le break, le graf... Certains sont montés avec de très petits moyens. D'autres mobilisent des énergies conséquentes et sont soutenus par quelques grands noms du rap. Tous participent à l'extraordinaire vitalité phocéenne. Les plus courus sont ceux organisés par l'AMI, à la Friche de la Belle-Mai. Lancés en 1995, ils ont permis à des dizaines de jeunes de recevoir des conseils de la part de gens comme Faf LaRage, Prodige Namor, Shurik'N, Fabe, DJ Rebel, Imhotep. "Avoir des gens de ce calibre comme partenaires, c'est assez extraordinaire, se réjouit Ferdinand Richard, le boss de l'AMI. Ça pose souvent des problèmes d'organisation, les ateliers sont parfois un peu brefs comme dans le cas de Solaar qui ne pouvait se dégager que quelques heures. Mais cela nous permet d'obtenir des moyens importants de la part des institutions." Face à cette machine bien rodée, on pourrait craindre que des initiatives plus modestes aient du mal à exister. Ce ▶



Les barreaux qui claquent, oppressant. Namor



gnait que le rap pouvait avoir un effet bénéfique sur les détenus. "Au départ, nous avons seulement une mission d'enseignement, explique-t-il, mais, on essaye de diversifier, de lancer des actions qui motivent à nouveau les jeunes, qui réveillent leur curiosité." Montée par l'AMI (association d'Aide aux Musiques Innovatrices, qui organise ateliers, résidences et concerts) en collaboration avec le centre scolaire de la prison, l'expérience a décroché des subventions de l'Éducation nationale, au titre de projet d'action éducative. "Vis-à-vis de la direction, ça n'a pas toujours été facile à expliquer, reconnaît Alain Franceschi. Namor vient du même milieu que les enfants. Il parle le même langage. Pour nous, c'est capital de voir que, dans cet ate-

lier, les jeunes se lâchent totalement. Ils s'investissent beaucoup plus que dans les autres activités."

CHASSE AU DEHORS

Dans le quartier des mineurs, plusieurs salles ont été aménagées pour accueillir ateliers et cours. Les murs sont propres, peints en jaune. Le mobilier est brut : chaises et tables, meuble en fer pour enfermer le matériel, une petite chaîne hi-fi toute simple. Ça ressemble à un lycée de banlieue... À quelques détails près : les fenêtres presque totalement obstruées, les portes munies d'œilleton et surtout le lavabo et les toilettes, dans un coin, rappellent que c'était une cellule, il y a peu. Namor travaille dans un calme

très relatif. Les mineurs, tous volontaires pour l'atelier, sont assis autour des tables. La concentration fluctue. Devant eux, quelques feuilles où ils griffonnent leurs mots. Un peu à l'écart des autres, un jeune Arabe au regard doux écrit ligne sur ligne sans lever la tête. Dans son texte, il laisse s'épancher ce qui lui dévore l'esprit : l'amour qu'il porte à ses parents, sa foi en Dieu et surtout son envie, irrésistible, de ne plus vivre l'enfermement. Quand vient son tour, il refuse de rapper ses mots : "Je ne sais pas", dit-il timidement. Namor, lui, reste debout et passe de l'un à l'autre. Il parle beaucoup, rappe tout le temps, se lançant à cappella sur les bouts de textes que les détenus écrivent, comme pour leur prouver que ces phrases, sorties de leurs esprits, peuvent vivre. L'artiste ne bronche pas quand, au moindre bruit dans le couloir, toute la troupe s'échappe de la salle, pour "aller voir ce qui se passe". En prison, les événements sont rares. Chaque semaine, ●●●

► n'est pas le cas, même si l'enthousiasme ne remplace pas toujours l'argent : "On a parfois du mal, bien qu'on ait reçu des subventions pour équiper nos locaux, avoue Hassani, un des membres de B-Vice. Mais je pense qu'on arrive à faire du bon boulot."

Avec ses potes du quartier de La Savine, il a créé la Sound Musical School, qui, à la fois, joue le rôle de club de foot et propose des ateliers tout terrain parmi ceux qui en ont bénéficié, on trouve les Psy 4 de la Rime. Basée cité des Marronniers, l'association Expérience II se bat avec des armes encore plus dérisoires. Cela ne l'empêche pas de faire preuve d'une redoutable efficacité : l'année dernière, elle a réussi à sortir deux disques, dont la compilation *Karte Blanche* qui rassemblait une dizaine de rappers pour parler des dangers du sida et de la toxicomanie. "Nous sommes en train de préparer le deuxième volume, explique David Fernandez. Tous les samedis, les groupes écrivent avec nous. Ensuite, on travaillera les musiques, puis on enregistrera."

Pour lui, c'est surtout une école de la vie. "On n'est pas là pour faire de la production. Juste accompagner les groupes jusqu'à un certain niveau de professionnalisme. Leur faire comprendre que sans rigueur et sans travail, ils n'arriveront à rien." F.G. ■



●●● d'autres détenus tentent de s'incruster dans le groupe... Ils en ont entendu parler et veulent y goûter. Entre douche et gamelle, ils passent la tête par l'embrasure, font quelques pas à l'intérieur de la pièce.

QUE FAIT LA POLICE ?

Namor accueille les intrus avec le sourire. Les gardiens, eux, les ramènent inlassablement à leurs cellules. "Il ne faut pas oublier qu'on est en prison, explique Alain Franceschi. Ici, pour qu'une activité fonctionne, il faut qu'elle soit très structurée." D'où un nombre limité de participants (six), une certaine rigidité des horaires, et surtout la nécessité pour les jeunes de "s'engager" à suivre l'atelier sur une longue période. Pas question de fonctionner "à l'humour" et d'y aller quand tout va bien. L'activité est aussi là pour discipliner les participants. Un mardi, Namor est arrivé avec une surprise. Après avoir fait la bise à tout le monde, il a glissé une cassette dans la chaîne. Sur la bande, un titre à peine terminé : celui de son maxi *Que Fait La Police ?* L'accueil a été brûlant. Les ados, enflammés par ce texte semblant avoir été écrit pour eux, ont réagi au quart de tour. "Bavures, non-justice, racisme"... Les mots leur parlaient. Du coup, ils ont placé les enceintes contre les

fenêtres, pour en faire profiter les "potes" en promenade derrière les murs, scandant le refrain à tue-tête. Ces quelques minutes, la situation est devenue hautement paradoxale. Le système carcéral donnant aux détenus les moyens de hurler leur ressentiment contre lui... Et eux qui ne s'en privent pas. Dérive schizophrénique ou effet bénéfique de la démocratie ? Les gardiens, eux, ont leur avis. Visiblement, certains vivent mal la mise en place de l'atelier rap et l'agitation qu'il provoque dans le quartier des mineurs. "Ils sont toujours très polis, reconnaît Namor,



mais on sent qu'ils ne comprennent pas à quoi je peux servir." À son passage, un surveillant lui a décoché : "Vous croyez vraiment que ça va les former ?" Décontracté et souriant, lui répond : "C'est bien de leur donner une chance de s'exprimer, ça ne peut que faire avancer les choses." L'argument est retombé, sans être repris. "Le hip hop, de toute façon, ce n'est pas le style des surveillants, confie un des détenus... Et, dans nos textes, on écrit des trucs qui ne leur plaisent pas du tout." Complètement pris par l'album du Prodiges, Namor a été, à Luynes, moins présent qu'il ne le souhaitait fin 98. "En plus, le groupe qui composait l'atelier était plus difficile à gérer, plus désordonné." En septembre, le rappeur compte reprendre sur des bases plus solides. De son côté, comme chez les détenus. "J'aimerais bien arriver au même résultat que la première année : on avait enregistré un titre sur un quatre pistes. Il y avait une finalité et un résultat. Mais tout ça dépend beaucoup de moi : faut que j'arrive à les motiver." Chez les mineurs de la maison d'arrêt de Luynes, en tout cas, cette saison encore il y aura des volontaires. La première année, l'un deux en résumait simplement la raison : "Venir à l'atelier, c'est notre seule occasion de nous exprimer, de dire ce que l'on pense... Franchement, ça nous libère."